

# Se faire sujet à l'inconscient?<sup>1</sup>

## Argument

Un « sujet de philo », c'est une question: un énoncé dont on attend qu'à en soutenir le questionnement, un candidat en *adviene* comme ...*sujet* (en l'occurrence *pensant*) là où *ça n'était* que « manteau blanc » (sens « propre » de « candidat ») de la doxa. Pour autant du moins qu'on ne réduise pas l'exercice à une performance dont *évaluer* la compétence du postulant à s'apparier aux agents du discours du maître, ceux dont la *subjectivation* s'inscrit dans la stratégie normative du pouvoir, particulièrement celui moderne du « management » qui, comme l'écrit Marie-Anne Montchamp, présidente de la fondation FondaMental, caractérise la nouvelle « gouvernementalité » par le fait de « *créer les conditions pour que la personne puisse produire à sa manière et avec ses stratégies propres, pour parvenir au résultat que l'on attend d'elle* ».

Ce n'est ainsi qu'au regard d'un « philosophe » sans concession qui met le *sujet en question* et non en équivalence technique à tout autre dûment *auto-formaté*, qu'il est intéressant de confronter ce qui dans la pratique philosophique et la pratique psychanalytique convoque cet insaisissable furet qu'on appelle *sujet* et qui court et court du *Bois-mesdames* où ça aurait pensé au *Bois-joli* des mots pour le dire. Au delà de cet « en-je » politique qui les engage dans une résistance convergente à la folie *d'évaluation*, ce plus criant symptôme actuel du discours capitaliste, la philosophie au moins depuis la subversion cartésienne de la métaphysique par le cogito et la psychanalyse au moins depuis la refondation lacanienne de l'inconscient freudien « structuré comme un langage » semblent s'être rapprochées au plus près, ne serait-ce qu'à tenir la *question du sujet* pour décisive. En témoignerait l'intérêt croisé de nombre de philosophes contemporains pour le discours analytique et de beaucoup de psychanalystes dits « lacaniens » pour ce que j'appelle le « discursivisme » philosophique.

Ce chassé-croisé les met elles pour autant en rapport? Sans préjuger d'une « dispute » ouverte dont l'exercice prévoit libéralement l'occasion le 28 Mars<sup>2</sup>, on peut se demander a priori s'il n'y a pas entre elles sous couvert de « sujet », un différend au sens où le précise JF Lyotard de n'être pas seulement un litige mais un malentendu qui porte sur cela même qui est en litige: en l'occurrence, il ne s'agit pas simplement d'une différence de conception du sujet, car ce signifiant, pas plus que n'importe quel autre qui fait repère littéral en psychanalyse, n'est pas à proprement parler un *concept*, comme il se doit de l'être en revanche en philosophie. Ce qui n'interdit pas la rencontre, la motiverait plutôt, mais prévient de l'illusion d'un consensus où la Raison triompherait hégéliennement de l'hétérogénéité rusée des dire.

C'est à quel sujet en effet qu'un psychanalyste use de ce terme de *sujet* détourné de la modernité philosophique? La réponse freudienne s'impose: c'est au sujet...de *l'inconscient*, à savoir cet ovni freudien non identifiable dans le ciel philosophique, impossible à engendrer par analyse *réflexive*, sauf à le réduire au simple non-conscient ou à une variété psychologique de « subconscient ». A tel point que, pour parer aux effets de signification intempestive de la traduction *d'Unbewusst* en français, Lacan en est venu à le translittérer *L'une-bévue*, ce qui a la vertu non seulement de couper court à toute tentation de « psychologie des profondeurs » qui en ferait une « conscience d'en dessous » mais d'associer immédiatement l'instance de l'inconscient à *l'acte* qui, aussi manqué soit-il et parce que manqué, signe un sujet. Comme *savoir insu*, l'inconscient présente le paradoxe d'un *savoir sans sujet* et qui pourtant le convoque à *en répondre* au point que c'est de ce que *ça* parle (de) lui qu'un sujet peut en venir

---

<sup>1</sup> Conférence faite aux « journées philosophiques du Limousin » de 2012 organisées sur le thème « le sujet ». A l'adresse donc d'un public de philosophes.

<sup>2</sup> Date de la conférence annoncée, cet argument la précédant de quelques semaines.

à ex-sister au dire qui insiste à s'oublier derrière ce qui se dit.

Présenter « théoriquement » le sujet en question en psychanalyse pourra paraître accumuler une série de paradoxes et de négations voire de démentis au regard de l'exigence philosophique de cohérence et de systémativité, et prendre la figure d'une sorte de « théologie négative » du *Je*. En effet, quoique ne coupant pas tout à fait les amarres avec le *je pense, je suis* des Méditations (voire *l'upokeimenon* aristotélicien) dont il prend son départ, ce qu'il advient du sujet *de* l'inconscient en détruit toutes les assurances. Ni constitué ni constituant, ni empirique ni transcendantal, il n'est en rien substantiel, d'être seulement *supposé* dans l'après coup de ses manifestations; dénué de l'imaginaire d'une identité ou d'une unité qui font l'illusion d'autonomie du *moi*, le sujet ne s'atteste de l'inconscient que d'une division foncière, dans l'écart à « lui-même » de l'énoncé à l'énonciation; illocalisable comme entité même idéale qui ferait point d'appui ou support, à quelque prédication que ce soit, il n'advient qu'au titre *d'effets* (de) sujets, d'effets de coupure dans le temps logique de scissions du mouvement de dire, rien de consistant ni « en soi » ni « pour soi » mais un rien d'être pas moins insistant à *se faire* sujet à l'inconscient...

Si cet abord extrinsèque, depuis le champ philosophique, peut laisser désarmé devant une telle *excentricité*, c'est que la dite « théorie » analytique n'est pas comme telle une théorie de l'inconscient dont précisément tout effort de systématisation conceptuelle ne peut qu'achopper sur sa béance, mais une théorie de la *pratique* analytique. C'est dire que l'incidence de ce qui s'y nomme *sujet* ne vaut pas comme conception du monde mais ne prend ses valeurs d'usage que de ce qui se joue dans une cure où l'analysant est invité à laisser venir une parole telle qu'il n'est pas tenu d'y *soutenir* son discours (règle dite fondamentale), quitte à *supposer* en l'Autre qui se fait répondant de son dire (transfert) un sujet qui *saurait* ce que son symptôme voile de vérité dérobée... jusqu'à ce qu'il en vienne à *prendre acte* que la quête d'un *être* intime dont il cherche désespérément la maîtrise ou d'une *place* adéquate où il voudrait se faire reconnaître cède devant une rencontre singulière avec le plus étranger en soi, le « rapport à soi-même » constitutif du sujet réflexif se retournant en appréhension de l'Autre en soi, et la différence de soi aux autres se reversant à la différence à/en « soi-même », sexuée en dernière instance. C'est encore dire qu'il n'est en rien question de « connaissance », par exemple du « connais-toi toi-même » socratique, mais d'un *savoir-faire* avec ce retrait de puissance qu'on peut appeler « castration », dont seulement peut « ek-sister » un sujet, pour autant qu'il se fait signataire de son parcours singulier dans le dire.

C'est toute l'éthique de cette pratique a-normale de permettre à chacun *de* revenir sur son point d'émergence, là où précisément il touche à la béance qui le fonde, et *d'en* revenir certes entamé mais déterminé comme « ensemble vide » dont seulement pourra s'engendrer une identité minimale, comme en théorie des ensembles le nombre un. Toutes les élucubrations analytiques sur le sujet n'ont d'autre orientation *in fine* que de rendre compte de cette réponse pratique aux demandes de guérison du symptôme: guérir oui, des souffrances que le symptôme occasionne au Moi dont il bouscule la suffisance, mais pas *du* symptôme, pas de ce qui dans le symptôme proteste de vérité contre le savoir totalisant et vectorise l'appel d'un sujet à *se tenir* de là à moindres frais, à savoir s'affranchir de ...dettes qui pourraient s'avérer illégitimes!

NB: Cet argument n'est pas le résumé d'une intervention qui reste à élaborer formellement, mais quelque chose comme un *envoi*, une lettre en souffrance qui n'arrivera à destination que le jour dit où l'*x* qui en fera l'argument taire se trouvera mis *en voix*.

## EXPOSE

## Introduction

(1)

« J'ai fait un travail sur moi », « Il devrait faire une travail sur lui »... c'est une façon de dire courante, pour signifier qu'on va voir un psy. On y va pour « parler de soi », « faire un travail sur soi ». A moins d'entendre « soie » avec un « e », ce qui rehausse la qualité du papier, je ne trouve pas cette expression très jolie, ne serait-ce que parce que « faire sur soi » évoque l'incontinence du bébé ou du grabataire!...Mais surtout, et plus sérieusement, parce que ça fait d'emblée tourner toute l'affaire autour de « soi », c'est-à-dire cette instance du « Moi-je » qui prévaut de nos jours dans tant de discours narcissiques jusque dans la mode des romans dits « auto-biographiques » et parce que ça oriente du coup le dit travail vers un processus introspectif, c'est-à-dire *réflexif*, qui à la limite pourrait se faire en toute « autonomie », conforme en cela à l'un des grands impératifs du discours dominant: « soyez donc vous-mêmes! », quitte à payer un peu du temps d'un « professionnel de l'âme » pour qu'il l'aide à gratter la peinture qui masque le vrai moi, l'original...Le « psychothérapeute » new look que les nouvelles lois et divers dispositifs de « santé mentale » mettent en place en ce moment dans la ligne managériale qui envahit tout le champ social, sera ce parfait ouvrier spécialisé en fin de chaîne médicale ou ré-éducative qui donnera à ceux que la médication ne suffit pas à « calmer » un petit tour de vis normatif ou permettra aux plus « méritants » de se doter d'un « supplément d'âme ».

Quel rapport avec une psychanalyse? Soyons clair d'emblée: il ne s'agit pas d'opposer terme à terme psychanalyse et psychothérapie: si par cette dernière on vise une certaine « guérison », une modification *effective* du sujet en souffrance qui vient porter sa demande d'aller mieux, il y a bel et bien à faire le pari d'une « guérison psychanalytique », et pas seulement « par surcroît » comme on l'a dit un peu vite -ou plutôt comme on l'a *entendu* un peu hâtivement car cette formule dans son contexte dit tout autre chose: que c'est en ne se fixant pas sur le supposé « fait brut » du symptôme pour essayer de l'éradiquer comme une grippe psychique que l'on a des chances de s'en faire un tout autre usage que celui de s'en plaindre et que le sujet *en souffrance* pourra faire advenir la lettre de son désir à destination, à savoir là où il se mesurera à son acte. C'est dire en tout cas que « psychanalyse » nomme d'abord et en dernier ressort une *pratique* que le discours social, si ça lui chante, si c'est son cadre de pensée obligé, peut bien inscrire dans le champ du « soin », pourvu qu'il laisse ouvert le jeu, ce qui n'est évidemment plus le cas avec la production industrielle du psychothérapeute comportementaliste. Mais ce n'est pas directement notre *sujet*, si on peut dire.

En rappelant toutefois dans son contexte politique actuel que la psychanalyse est repérable dans le champ social comme une pratique déterminée dont la « matière » est le *sujet en souffrance* et le « résultat » ce qu'on peut appeler une *guérison* pourquoi pas et même si cette optique ne suffit pas à rendre compte de ce qui tient aussi de *l'expérience* (de vie), de *l'expérimentation* (d'un « discours » atypique) ou d'une *aventure* (« voyage » sur place), ... mon propos était de souligner d'abord que s'il y a une ou plutôt une pléiade de théorisations psychanalytiques qui s'efforcent de rendre compte après coup de ce qui se passe dans les cures et de soutenir un discours qui en fondent rationnellement la portée et le statut, ces spéculations – par exemple ce que Freud appelle sa « métapsychologie »- doivent être rapportées en dernière instance à ce qui se joue dans une telle pratique, celle-là pouvant éclairer en retour celle-ci quoique en aucun cas cette dernière ne soit une *application* de la théorie, chaque séance comme dit Freud devant être abordée comme si on ne savait rien, seule chance pour accueillir l'événement d'un dire. On reviendra en cours de route sur cette pierre de touche de la pratique qui seule donne pertinence aux élaborations théoriques.

(2)

Nonobstant - comme on dit dans la belle langue classique de Descartes - cette mise au point préalable, nous aborderons d'abord ici la question du *sujet en psychanalyse* à partir de ses élaborations théoriques, c'est-à-dire dans le champ où l'on s'efforce de *penser* aussi rigoureusement que possible ce dont on est supposé parler. C'est le moins qu'on puisse faire quand on s'adresse aux philosophes que vous êtes, et spécialement chargés d'initier les jeunes...Or, sous cet angle, si du moins le programme de Terminale n'a pas changé depuis que j'en étais, la psychanalyse n'y figure naturellement pas comme telle, n'étant manifestement pas une philosophie même si parfois elle ne laisse pas indifférente le philosophe, mais y est représentée éventuellement par ce qu'on appelle une « notion », celle de « l'inconscient » et au titre d'auteur par le nom de Freud. Ce n'est certainement pas à tort, celui-ci étant indubitablement l'initiateur et celle-là nommant sans conteste le terme-clé, de cette « discipline » mal classable et qui vaut comme son axiome fondamental. Soit: *Il y a de l'inconscient*.

Mais *l'inconscient* dit *freudien*, est-il un *concept*, c'est-à-dire une unité de sens explicitement construite de façon idéalement univoque au sein d'un système de pensée déterminé qui suppose une clôture systématique de son champ opératoire? Est-il même une *notion* au sens plus large d'une unité de sens plurivoque reçue de la doxa et pouvant être considérée, comme dirait le Wittgenstein des *Investigations*, comme une *famille* de sens, un entrelacs de significations produites par l'usage et se recoupant plus ou moins, et qui en tout cas est susceptible d'une *analyse de sens* philosophique dont la dichotomie socratique est le paradigme initial, débouchant éventuellement sur une synthèse en dégageant l'essence ou du moins l'essentiel et opérant par la voie souveraine de la raison réflexive, par exemple – ce n'est qu'un exemple- celle de la phénoménologie husserlienne?

Je répondrai clairement que ce n'est pas le cas, au nom même de cette pratique théorisante singulière entre collègues analystes qu'est l'élaboration permanente d'un discours analytique toujours en chantier en rapport avec la pratique effective et qui ressortit de ce que Foucault en 69<sup>3</sup> appelle une *discursivité* au sens précis où il parle de Freud et de Marx comme des « *instaurateurs de discursivités* ». En particulier, *l'élément* signifiant caractéristique de la psychanalyse qu'est *l'inconscient* (mais cela vaut aussi de tout terme mis en jeu dans cette discursivité) n'a ni *l'univocité* idéale d'un concept ni la *plurivocité* triviale et synthétisable de la notion. Qu'il soit en effet détourné d'une discipline savante ou de la doxa « laïque » c'est-à-dire du parler « populaire » (et les termes analytiques participent des deux), il reste ouvertement *équivoque*, en mal de détermination fixe même plurielle, signifiant invariant pour un jeu indéfini de variations où l'effet de sens incisif tient au déplacement. Il n'y a pas de « langage » analytique au sens d'un « arrêté » fixant les sens des termes, et les « dictionnaires de psychanalyse » ne sont à mon sens que de tristes cimetières à usage universitaire.

D'ailleurs, mon expérience de la pratique philosophique du discours - et je pense qu'elle est universalisable, sauf si l'un d'entre vous nous démontre la particulière négative qui l'invaliderait – m'a justement fait buter sur *l'impossibilité* irréductible de se faire une idée cohérente de cet étrange adjectif substantivé dont on ne peut approcher que par des paradoxes dans le genre du fameux « cercle carré » spinoziste: celui par exemple de « *pensées inconscientes* » supposant que ce sont des « pensées non pensées », ou celui d'un « *mensonge à soi-même* » qui redouble le casse-tête crétois du « je mens » par le délire crétin d'un sujet trompeur qui serait lui-même aussi bien l'autre parfaitement étranger qu'il trompe. On peut bien essayer de passer par les « petites perceptions » *inconscientes* de Leibnitz ou *l'inconscience* que le sociologue ou l'anthropologue suppose forcément à l'agent des représentations ou actions qu'il analyse dans leur portée collective, ou la *non conscience*

---

<sup>3</sup>Dans une conférence à la Société française de Philosophie du 22 février 1969 intitulée « Qu'est-ce qu'un auteur? »

morale de ses actes d'un sujet empêtré dans l'immédiateté de ses comportements, ou tout ce que vous pourrez concevoir pour faire apparaître que bien évidemment chacun n'a pas à sa disposition dans le champ de sa conscience l'intégralité ni même une partie conséquente de ce qui *peut* y venir. Tout cela ne fera jamais que prédiquer *l'adjectif* inconscient à un sujet supposé pouvoir savoir ce qu'il ignore, cela ne fera qu'*attribuer* une zone d'ombre à une conscience censée pouvoir s'en aviser, fût-ce au prix de se faire agent d'une « science » possible<sup>4</sup> qui l'amènera à *connaître* enfin ce qu'elle méconnaissait.

Précisons bien qu'il ne s'agit pas d'un impossible tenant à une philosophie particulière qui peut toujours concevoir théologiquement des mystères de Dieu ou agnostiquement des transcendances de Raison ménageant la place insaisissable d'un *non-su*, voire d'un *inconnaissable*. Non, il s'agit plutôt d'une butée qui tient aux présupposés mêmes de la démarche que je dirais « philo-analytique », à savoir que l'être pensant (ne disons pas même le sujet) ne dispose *par lui-même* (ce que depuis Socrate on attend du philosophe, même en herbe) que de son auto-réflexivité pour découvrir ce qui lui échappe et ne peut finalement que trouver ce qui aura déjà été *en lui*, même inconnu jusqu'ici de lui (cf réminiscence platonicienne par ex, le Ménon, etc...). Ce n'est jamais alors qu'une question de degré qui différencie l'inconscience de la pleine conscience, ou au mieux une limitation tenant à la *finitude* au regard d'un *infini* irrattrapable, Achille-le lièvre qui n'atteindra jamais la tortue-Briseis, de compter ses pas finis qui l'en approchent indéfiniment.

(3)

Or, si l'inconscient freudien ne s'attrape pas par l'effort *fait sur soi* pour le rendre conscient (ce dont l'introspection du Moi est individuellement la forme psychologique triviale), c'est non parce qu'il s'agirait de *potentialité* ou d'*inconnu*, mais parce qu'il s'agit d'*insu*. *L'Unbewusste* n'est pas que la part d'inconnu qui se dérobe au sujet, connaissance en réserve par étroitesse du champ de conscience ou connaissance inatteignable par finitude, mais *ce qu'il* « *en est* » ou *plutôt* « *en serait* » de lui (ce conditionnel, car c'est d'abord comme dit Freud une « hypothèse ») *ce qu'il en serait de lui à son insu*. L'équivoque de ce terme en français est ici précieuse: « insu » signifie littéralement *non-su* certes, mais ce qui arrive « à son insu » ***implique le sujet en question en tant justement qu'il n'y est pas***: nouvelle figure paradoxale, et qui, celle-ci, nous met directement au coeur de notre question.

En effet, l'inconscient freudien se présente d'un côté comme ce qui *ne peut* se « subjectiver » au sens de devenir conscient, du fait même qu'il se situe, comme dit Freud, *sur l'Autre scène ou plutôt comme Autre scène*, au sens radical d'une hétérogénéité qui coupe un tel savoir insu d'un sujet supposé le savoir, « *un savoir sans sujet* » donc comme en arrivera à le définir Lacan en 68; mais d'un autre côté, rajoute-il aussitôt, il est (pour parler comme Aristote logicien) « en même temps et sous le même rapport » et de part en part, intrinsèquement, « *une affaire de sujet* ». C'est dire que *s'il n'y a pas à proprement parler un sujet de l'inconscient, il n'y a de l'inconscient que d'un sujet*. Entendre, cette dernière formule non comme la platitude *psychologique* « *il n'y a que des sujets qui ont un inconscient* », ce qui sous-entend « sujet » au sens commun inquestionné du « moi » dont chacun est persuadé bien savoir qu'il l'est, et qui se contente de faire de l'inconscient un « avoir », un bien privé, dont il est privé mais qu'il recèle en privé. Mais l'entendre dans son aporie, au moins apparente: *il n'y a d'inconscient que de ce qu'un sujet lui donne lieu, quoique ce lieu l'exclue absolument comme sujet*. Ce qui du coup rend en effet la notion de sujet énigmatique, impossible à ramener aux significations usuelles ou même philosophiquement déterminées du *Subjekt*, de *subjectité* (*subjectität* dirait Heidegger) à *subjectivité* (*subjectivität*). C'est précisément notre problème ici d'en répondre.

---

<sup>4</sup> Quitte à retourner l'adage rabelaisien « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme » en une inversion non réciproque: « Conscience sans science n'est qu'âme inaboutie ».

Incapable de donner une explicitation de l'inconscient qui fasse sens de cet ovni psychanalytique dans le ciel des idées, je m'en tirais jadis par une analogie grossière, en m'appuyant sur une pub très ancienne mais qui avait marqué les cerveaux disponibles de l'époque: l'inconscient c'est comme, non pas le coca-cola cher au directeur de TF1, mais comme le canada dry par rapport à l'alcool (en l'occurrence le whisky je suppose): *c'est de la pensée comme la conscience, ça met en jeu un sujet comme la conscience, ça représente comme la conscience...sauf que ce n'est pas de la conscience*. Echappatoire peu glorieuse et du reste trompeuse, car si elle permet de marquer l'étrangeté radicale avec le fait de conscience et son effet de maîtrise de soi que l'inconscient vient défier (j'allais dire « niquer » pour parler jeune, mais aussi à cause de la « réalité sexuelle » en dernière instance de l'inconscient), elle fait inversement le lit d'une croyance irrationnelle en une sorte de doublure mystérieuse de la conscience, une quasi conscience « sous » la conscience plus ou moins démoniaque et dont la traduction courante de l'inconscient en « subconscient » illustre bien les relents d'occultisme plus ou moins rampants.

Or, la psychanalyse freudienne, depuis son fondateur qui s'est écarté de Jung pour cela, a toujours tenu ferme sur l'héritage des Lumières, même et surtout si la prise en compte de ce trou noir qu'elle introduit dans la constellation rationnelle met en péril l'astronomie conceptuelle. Ne pas céder sur ce réel qui dérange la raison, pour autant qu'on prend au sérieux l'expérience dite par Freud « psycho-pathologique » des rêves, actes manqués et symptômes, donne alors une raison de plus, si j'ose dire, de s'efforcer d'en rendre raison, d'en tenter des théorisations, quitte à malmener cette même raison au bord de sa folie. D'où ce titre, parlant en lui-même, d'un article crucial de Lacan en 1957: « L'instance de la lettre dans l'inconscient, ou la raison depuis Freud », sous entendant que l'invention/découverte freudienne, pour « hérétique » qu'elle paraisse, implique non de se laisser glisser vers l'occultisme mais de rendre ses effets d'ombre à la lumière oblique d'une raison épistémologiquement renouvelée seule à même de soutenir cette hypothèse.

Rendre raison de ce qui, à la raison, lui échappe, c'est ce que nous allons donc essayer de faire ici. En l'occurrence tenter d'articuler sujet et inconscient n'ira pas sans faire subir à la notion de sujet héritée d'une longue et complexe histoire, des traitements douloureux pour son amour *propre* tel que la philosophie en a réfléchi la stature !

(4)

Mais auparavant, une digression s'impose encore. J'ai cité deux fois déjà le nom de Lacan, et j'ai bien peur que vous en entendiez encore parler par la suite. Ah!, penserez vous peut-être, voilà bien le « lacanien » qui pointe son nez sous couvert de psychanalyse, un de ces disciples du fameux Maître amphigourique qui n'en finit pas de ne pas mourir! A la rigueur, continuerai-je à vous faire penser même malgré vous, le « lacanisme » représente une référence possible parmi d'autres, que fort libéralement nous devons accueillir avec autant d'intérêt, mais on ne voit pas le privilège à accorder à celui-ci. Je répondrai d'abord oui bien sûr, et même j'élargirai, sans démagogie aucune, cette ouverture: il n'y a de l'analyste qu'à ce que chaque un qui s'aventure dans cet « impossible métier » (dixit Freud) non seulement le pratique quotidiennement en son style mais ne cesse d'en théoriser à sa manière et selon son parcours analytique singulier les tenants et les aboutissants. Ceci dit, le singulier n'est pas le particulier, et si l'analyste « *ne s'autorise que de lui-même* » selon la fameuse formule du même Lacan, il ne faut pas oublier la suite: « *et de quelques autres* ». Pas des maîtres donc, qui endoctrinent des perroquets psittacistes, mais pas non plus une souveraineté jalouse de son indépendance qui voue à la robinsonade en manque de Vendredi, mais des compagnons de route avec qui constituer ce que Bataille appelle une « communauté négative », dont certains qui ont précédé se distinguent tout de même d'avoir ouvert ou déblayé la voie plus que

d'autres.

Il se trouve que pour beaucoup Freud puis Lacan ont particulièrement compté. Affiliation qui n'équivaut pas à se faire enclore dans une appartenance sectaire: je ne *suis* pas plus spécialement « lacanien » que je ne me laisserai dire « être » psychanalyste: il ne s'agit pas d'un *état* mais d'un *mouvement* toujours en cours, disons « puissance d'acte en tant qu'elle est en puissance » pour jargonner en physicien aristotélicien. Pour faire une comparaison approximative, cela a-t-il du sens de demander à un physicien actuel s'il est plutôt newtonien (freudien) ou plutôt einsteinien (lacanien) ? L'analogie a évidemment ses limites, car d'une part la psychanalyse n'est pas une science quoique, comme on le verra, son *sujet* puisse être dit *le sujet de la science* et que son travail puisse se situer *tout contre elle*, à ses confins; et puisque d'autre part la question du nom propre de référence y joue très différemment, les noms des instigateurs Newton ou Einstein non seulement pouvant mais devant s'oublier pour qu'un individu quelconque puisse occuper la place vide de l'énonciation de science (qui fonde son universalité)<sup>5</sup>, là où ceux de Freud, Lacan ou quelques autres font trace de leur pas dans lesquelles chacun à nouveau peut remettre les siens pour pouvoir s'en passer, en répondre par l'invention de sa différence. Mais cette analogie a le mérite de mettre en garde contre la tentation toujours possible de prendre pour un Maître qui signifie d'obéir, un Professeur qui commande de savoir ou un Prophète qui illumine d'obscurité celui qui n'est qu'un prédécesseur dont l'exemple est à suivre au sens d'en prendre de la graine, un antécédant ayant laissé des traces de ses pas où repasser pour en assurer son propre trébuchement. On prendra donc Lacan comme lui-même se présente dans les séminaires: comme un analysant, c'est-à-dire au travail de l'inconscient qui est son affaire de sujet. Un analysant certes pas ordinaire, non seulement parce qu'il opère en public, mais parce qu'il poursuit l'analyse « infinie » au delà du terme de la cure et *depuis* la position d'analyste où il se tient par ailleurs, sorte d'analysant de l'analyse continuée en cours, à quoi se réduit en dernière instance la valeur des théorisations toujours inachevées.

Quoi qu'il en soit, et pour revenir à notre sujet, le privilège que j'accorderai à Lacan est particulièrement nécessité par cette question même. On ne trouve guère mention du « sujet » dans la textualité freudienne. Bien sûr, il est fait usage de termes qui s'y rapportent, et en premier lieu du *Ich*; mais la question du sujet, du *Subjekt*, n'est pas thématifiée comme telle (comme chez Kant par ex); d'où d'ailleurs les grandes difficultés pour traduire les termes en usage (et non en mention): moi, je, soi, ego, etc., on ne sait jamais vraiment en décider, sinon à prendre un parti de lecture ou un autre. Bien sûr aussi, on peut dire après coup qu'il n'est question que de ça – je veux dire le sujet, pas le « ça » freudien, lui thématifié - mais ce n'est que rétrospectivement, par un *retour à Freud* tel qu'il peut être opéré depuis Lacan, que pourra apparaître comment cette question était déjà à l'oeuvre par exemple dans la fameuse formule «*Wo Es war, soll Ich werden* » traduite par M.Bonaparte « *le moi doit le déloger le ça* » et par Lacan « *Là où ça était, là doit je advenir* »; ou par exemple dans le texte sur « *le clivage du moi* » à propos de la perversion, ou plus décisivement encore dans l'acte freudien fondateur de la pratique analytique de rupture avec la pratique de l'hypnose, laquelle, pour n'être pas sans efficacité pour faire délirer son passé, est telle que précisément c'est radicalement *hors sujet* que « l'association libre » prend corps, et dans l'inféodation à l'hypnotiseur qui seul aura pu saisir ce qui aura eu lieu.

Ce qui contrevient à la fois à *l'éthique* de l'analyse où n'est en toute rigueur en jeu qu'un sujet, celui qui se cherche comme *analysant*, et à son *efficace* propre, qui est moins de faire *remémorer* des scènes à la réalité plus ou moins indécidable que de donner occasion dans la *répétition* transférentielle à ce que se produisent des *effets-sujets*, repérables à ce que dans l'après coup de certaines associations décisives, l'analysant se découvre n'être plus là où il

---

<sup>5</sup> Plus précisément: le sujet comme individu particulier est appelé à prendre place comme suffisamment performant dans la discipline pour en soutenir le discours en équivalence à tout autre.

était avant. Pour illustrer cet écart de l'analyse freudienne à sa préhistoire d'hypnose, disons que cette dernière serait à l'instar du somnambulisme, un phénomène qui a lieu, constatable par autrui, sans que le sujet puisse jamais en « faire son affaire », n'y étant impliqué ni sur le moment ni au réveil, pas même donc présent par son absence, purement hors jeu; alors que l'analyse serait à l'enseigne du rêve, cette « voie royale vers l'inconscient » (on y reviendra), qui certes est supposé avoir eu lieu dans le temps du sommeil à l'insu du dormant mais qui n'existe comme tel, à savoir comme texte à lire éventuellement (en puissance d'être raconté voire déchiffré) qu'au réveil où le sujet est convoqué de s'en débrouiller, troublé qu'il est par les affects (de la jouissance à l'angoisse) occasionnés ou interloqué par l'incongruité souvent énigmatique (ou aussi bien la clarté suspecte) de cette production à son insu qui lui revient pourtant comme « auteur » présumé, dont il lui revient donc de répondre.

Mais nous voilà déjà dans une certaine anticipation de ce que je vais maintenant essayer de développer, en m'appuyant pour une bonne part, nous en sommes désormais avertis, sur certaines théorisations surtout lacaniennes mais j'espère revisitées et sans doute détournées par ma pratique et tournées spécifiquement à votre adresse. Il est temps d'en finir avec cette introduction beaucoup trop longue selon les canons de la bonne dissertation. J'aurai d'autant plus une mauvaise note que mes digressions et préalables divers dérogent à l'exigence académique d'aller à l'essentiel et de problématiser clairement la question. Et j'aggrave mon cas en n'annonçant pas le fameux « plan » de ce qui va suivre. Tant pis: carte pour carte, je préfère les abattre au fur et à mesure du jeu que d'étaler la carte des lieux avant de l'explorer.

## 1- Au sujet de l'Autre :

Soit donc l'inconscient freudien, pris ici comme *hypothèse*, en laissant pour le moment en suspens la double question de ce qui en motive la supposition (rêves, mots d'esprit, lapsus, acte manqués<sup>6</sup>), et de ce qui peut en vérifier le bien-fondé, en l'occurrence on le verra l'artifice du dispositif de la cure comprise comme une sorte de situation expérimentale que Lacan fondera comme « discours de l'analyste » en 69 et qui seule donne l'occasion de le *produire* à partir de la constitution du symptôme analytique, c'ad *d'actualiser* l'inconscient freudien, qui n'existe à *proprement parler* que dans l'effectivité de la cure. En réservant aussi la discussion épistémologique singulière de cette « vérification », qui est moins « falsification » scientifique que ce que j'appellerai un procès « d'avération performatif ». Notons enfin que je présente ici la question comme Freud dans sa « *Métapsychologie* » (premier article: « *L'inconscient* » en particulier), à savoir selon une analogie avec la procédure scientifique, de la physique par ex, ce qui à la fois n'est pas sans pertinence mais est sans doute très réducteur car prenant la pratique analytique sur sa seule facette d'expérimentation, et du coup fausse si on ramène cette analogie à une assimilation pure et simple (car ce n'est pas la même « épistémologie »), quoique il y a au moins un point de convergence avec la science par différence avec la pure

---

<sup>6</sup>On trouve ces éléments dans les trois livres essentiels de Freud, par lesquels commencer toute initiation à la psychanalyse, non seulement parce qu'ils regorgent d'exemples concrets mais parce qu'ils mettent le lecteur en prise directe avec les « faits » qui *motivent* de supposer de l'Inconscient pour les expliquer comme « formations de l'inconscient »: *Psychopathologie de la vie quotidienne*, *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*, et *L'interprétation des rêves*. Il faudrait rajouter au Witz, actes manqués et rêves, le plus important et décisif pour la pratique de ces effets d'inconscient, ce qui se rassemble sous le terme de « symptômes », toutes occurrences de « ça va pas comme je voudrais ». Mais c'est plus complexe, à la fois parce qu'ils ne sont pas simplement des manifestations de l'inconscient, d'être aussi des points de jouissance, et qu'ils ne se laissent localiser et déterminer que dans le cadre d'une cure, si du moins on ne veut pas rabattre leur statut analytique sur des usages médicaux ou psychologiques.



logique mathématique, c'est ce qu'on peut appeler le « sens du réel »<sup>7</sup>.

Donc, finalement, laissant pour le moment de côté ce *réel* en ligne de mire et donc la pratique qui l'éprouve, on ramènera ici l'hypothèse à un *axiome*: *il y a de l'inconscient*. En « vérifier » la pertinence reviendra alors à en éprouver l'opérativité: qu'est-ce qu'on peut en faire qui tienne la route de la pensée, sans céder sur ce que ce terme implique de radicalement inassimilable aux conceptions rationalisables de la conscience. Or, la caractéristique singulière de l'inconscient quelles qu'en soient les élaborations ultérieures tient à ce trait décisif: *il y a de l'Autre, inassimilable au Même*. C'est ce que Freud énonce en parlant de « L'Autre scène ». Mais cette formule reste ambiguë puisqu'elle peut encore s'interpréter comme un double fond de la conscience, des coulisses derrière la scène éclairée, un autre lieu simplement caché qui serait complémentaire de la scène visible, les deux, réunies en un Tout faisant Un, se rassemblant en l'occurrence dans l'Un-tout de ce qu'il appelle dans ses premiers écrits « l'appareil psychique ».

C'est pourquoi Lacan<sup>8</sup> radicalise cette intuition plus ou moins formulée avec les moyens du bord par Freud, en posant au *départ* (qui n'est pas *origine*) de la théorisation de l'inconscient ce *terme* à la fois simple et énigmatique au premier abord: *l'Autre*, à écrire *grand Autre* (*A majuscule*), terme initial dont l'invariance sera l'occasion de maintes déclinaisons comme on le verra: de l'Autre comme lieu du langage ou trésor du signifiant, à l'Autre comme lieu d'où revient la Vérité au parlant, et à l'Autre comme altérité radicale de l'Autre sexe dans sa différence absolue... pour n'en retenir que les grands jalons et sans parler des diverses *figures* qui l'imaginarisent du côté des figures parentales de la mère ou du père ou des figures métaphysiques, théologiques voire mystiques de Dieu.

Mais dans tous les cas d'usage ou de figure, c'est *de l'Autre* posé axiomatiquement au commencement, c'est *depuis* l'Autre « comme tel » (si l'on peut dire puisque ce n'est justement pas le cas qu'il puisse se dire « comme tel » càd s'assurer d'une identité à soi), c'est de la supposition (hypothétique) ou de la position (axiomatique) de ce lieu irréductible de l'Autre au Même qui fait béance dans le Logos, que l'inconscient se situe dans ses manifestations intempestives et qu'un sujet qui lui convienne doive s'en déterminer.

*Notons au passage que cet acte inaugural de poser l'Autre trouve peut-être son ressort inattendu dans un passage exceptionnel de Platon, quand celui-ci s'avise dans une grande frayeur qu'il est en train de tuer le père, en venant vers la fin du Sophiste à des considérations inouïes sur « l'Autre » proférées par la bouche de... « l'Étranger » (au lieu de Socrate, c'est notable), et qu'il est amené à son corps défendant à buter sur l'irréductibilité de l'Autre au Même que le père Parménide tenait pour clef de voûte de l'univers du discours. Ce parricide<sup>9</sup> dont il tremble encore, cette découverte ou plutôt ce découvrément dans l'horreur du trou dans le Logos est à ma connaissance un hapax dans la texture philosophique et sera voué à y rester lettre morte d'en localiser le refoulement originaire qui institue la philosophie sous le règne du Un dans tous ses états.*

*On conçoit du coup aussi un certain voisinage de la psychanalyse avec la sophistique, l'ennemi intime de la philosophie, et telle que Barbara Cassin s'emploie à la réhabiliter, sous le nom qu'elle a inventé de « logologie »<sup>10</sup>, même si ce compagnonnage a ses limites.*

---

<sup>7</sup> Cf pour la physique par ex Bernard d'Espagnat, « L'approche du réel », et en psychanalyse, Olivier Grignon: « Le sens du réel » (chapitre dans son livre *Avec le psychanalyste, l'homme se réveille*).

<sup>8</sup> Et c'est là son point d'intervention inaugurale déterminant dans le freudisme, qui justifie qu'on considère qu'il en fonde, après coup comme toujours, la vérité singulière, *un peu* comme Einstein avec sa relativité restreinte puis générale, fonde après coup la relativité galiléenne et newtonienne.

<sup>9</sup> « Mais te rends-tu compte que notre fidélité à l'égard de Parménide vient de dépasser par trop largement l'interdiction prononcée par lui? » (Sophiste p.258 en Ed de poche)

<sup>10</sup> Barbara Cassin: *L'effet Sophistique*, ou *Positions de la sophistique*.

On remarque enfin, à l'autre bout de l'histoire de la philosophie, un autre voisinage avec des philosophes contemporains, et pas des moindres, disons Deleuze, Derrida ou Badiou<sup>11</sup>, qui selon des voies très différentes cherchent justement à déborder philosophiquement le primat du Un et la législation du principe d'identité, pour asseoir la pensée sur la Différence ou l'écart originaires...Ce n'est pas le lieu de discuter de la pertinence de ces tentatives et de ce qui les sépare du tour de penser proprement psychanalytique<sup>12</sup>, mais il est intéressant de noter qu'ils se sont chacun situés « tout contre » la psychanalyse<sup>13</sup>.

:Reprenons maintenant la question pour la problématiser, en 4 points:

**1-** C'est comme *Autre radical du sujet* tel qu'il est reçu dans notre modernité, à savoir comme conscience dédoublée mais se redoublant jusqu'à se faire *maître de soi* (au moins en puissance), disons trivialement le *Moi-Je* ou définissons le plus savamment comme « présence à soi »<sup>14</sup> en dernière instance, que l'inconscient manifeste son altérité dérangeante de la Raison souveraine. Si du moins on en accorde l'hypothèse et que par ailleurs on ne recourt à aucune foi religieuse, calcul agnostique ou crédulité irrationnelle qui évacuent la nécessité de le penser rigoureusement dans l'héritage des Lumières.

**2-** Ce qui en conséquence barre la route à une voie réflexive par laquelle ce même sujet rationnel prétendrait découvrir cette terre étrangère en lui-même par lui-même, commandant au contraire une toute Autre démarche, et c'est le cas de le dire, démarche qui en passe précisément par l'Autre comme lieu d'où la parole revient au sujet. Ce que nous venons d'articuler ainsi dans le registre théorique, par où se porte à la pensée partageable ce qui est en jeu dans la clinique, est parfaitement congruent avec la pratique individuelle de l'analyse qui en est la réalité effective, puisqu'en effet, cela ne dit rien d'autre que la nécessité incontournable de ce qui s'appelle depuis Freud le *transfert*, par lequel le sujet analysant n'est mis au travail de son inconscient que de se référer à un autre bien « présent »<sup>15</sup>, l'analyste. Celui-ci n'y est pas lui-même comme tel, dans son acte, comme sujet, mais comme tenant-lieu d'un lieu, celui de l'Autre, même et surtout s'il se présente d'abord sous la figure trompeuse, un semblant, d'un « sujet supposé savoir », l'enjeu d'une cure étant en dernière instance de s'en passer à son terme, se passer de celui qui en présente l'instance, qui en occupe la place comme agent de ce discours de l'Autre, mais aussi se passer à la limite de la place elle-même comme telle, même désertée, non incarnée. Quoi qu'il en soit, *il n'y a pas d'auto-analyse*, d'auto-psychanalyse (mettant en jeu l'inconscient), contrairement à la philo-analyse visant l'universel du pensable ou l'introspection psychologique quêtant le particulier de son intériorité véritable qui sont par essence auto-réflexives.

**3-** Pour autant, *il n'est pas question d'abolir le sujet*. Celui-ci au contraire fait tout le souci éthique d'une psychanalyse qui est d'autoriser un sujet à *se tenir*, non certes d'illusions de « maîtrise » y compris la plus dérisoire, la maîtrise « soi-même », mais comme me le disait un analysant sur la brèche, « *se tenir de rien-presque rien, se tenir dans l'ouvert* ». La tentation, que je dirais volontiers « intégriste », de disperser toute instance de sujet, on la retrouve précisément chez Deleuze ou Derrida, qui n'hésitent pas à en destituer toute pertinence pour aller *jusqu'au bout* du parti pris de l'Autre finalement pris comme réellement

---

<sup>11</sup>Pour ne citer que les titres les plus parlants: Deleuze: Différence et répétition; Derrida: l'Écriture et la différence; Badiou: Théorie du sujet. Il faudrait faire aussi un sort à part à Kierkegaard que Lacan a aussi beaucoup travaillé.

<sup>12</sup>Je l'ai tenté, au moins en partie, surtout pour Derrida dans « L'a-vérité de la lettre », tome 2.

<sup>13</sup>Implicitement dans toute leur oeuvre, explicitement par ex: Deleuze: L'anti-oedipe; Derrida: Le facteur de vérité; Badiou: Conditions...

<sup>14</sup>C'est par exemple ainsi que Derrida débusque le sujet transcendantal chez Husserl- cf « La voix et le phénomène ».

<sup>15</sup>Quoique d'une présence paradoxale, qui ne cesse de s'absenter.

existant (substantiel en dernière instance), qu'on l'appelle *multiplicité* des flux désirants que le fantasme de shizo-analyse libérerait ou *différance* originaire dont l'archi-écriture nomme la textualité infiniment disséminante qui enveloppe d'avance toute subjectivation.

Au contraire, la psychanalyse, ou plutôt *une* psychanalyse puisque ce « la » n'existe comme les femmes qu'au « une par une », ne situe l'Autre dans sa radicale altérité que de son vide, ou son inexistence « en soi », sauf à le faire à nouveau consister et donc le ramener à un « lui-même ». *S'il n'y a de sujet qui ne se tienne que de (depuis) l'Autre, il n'y a d'Autre qui ne se soutienne que du sujet.* C'est dire qu'en dernière analyse, *l'Autre n'existe pas*, pour autant du moins que le sujet en vienne, lui, à *ex-sister*, à advenir là où il n'était pas, où « ça était ». Ce qui ne va pas de soi justement, et c'est toute la difficulté, qui suppose un parcours et le temps qu'il faut. Ce qui ne va pas sans en passer par cette supposition de l'Autre en ses différents avatars, sans laquelle rien ne *se passe*, et le Moi reste enfermé dans son « faux-être ». Pour résumer plus simplement: L'inconscient n'est pas sujet mais il n'est pas pour autant une « machine »: pas d'inconscient sans sujet. Pas l'un sans l'autre, quoique sans réciprocité.

4- La question devient donc: *quel sujet la prise en compte de l'inconscient exige-t-elle?* S'il ne s'agit pas de construire un concept qui rassemblerait dans une unité de sens ce qui s'avérera plutôt un glissement de furet dans la corde du jeu qui le passe d'humain en humain, comment du moins en appréhender l'insaisissable sans se contenter de formulations paradoxales comme on en a relevées ou simplement négatives du genre: ni constitué ni constituant, ni empirique ni transcendantal, rien de substantiel, pas identique à lui-même, sans unité ni consistance propre, illocalisable, imprédictible, etc.. Cette apparence de « théologie négative » tient à ce qu'on cherche à le saisir avec des notions ou concepts attachées à la conscience: représentation, pensée, mensonge, etc..

En rendre raison de manière plus rigoureuse exige de mettre en jeu une logique et une rhétorique passablement décalées, de s'appuyer sur *un point fixe* plus (ou moins) qu'archémidéen puisqu'il n'est pas seulement ce « un » aussi éloigné qu'on voudra mais cet Autre localisable seulement topologiquement comme trou. C'est donc maintenant en cernant de plus près ce *trou de l'Autre dans l'Etre*, en lui donnant des présentations plus précises, que l'on se fera de l'insistance irréductible du sujet en psychanalyse, sinon une certaine idée et encore moins une idée certaine, du moins une *certitude, certitude qui n'est plus et pas encore un savoir* à l'instar de celle qui vaut dans le cogito cartésien saisi dans son suspens, dans cet improbable moment hors temps de bascule du *je pense* au *je suis*, cette certitude quant à l'existence qui tient au tremblé de l'énonciation et dont la pointe est à mon sens mieux présentée dans la virgule du *je suis, j'existe* ou du *je doute, je suis*, que dans le *donc* qui pourrait faire croire à l'assurance d'une déduction maîtrisée...

## 2- L'Autre du langage et le sujet du signifiant

Dans son effort pour ex-poser l'inconscient, du moins dans sa première théorisation dite de la première topique (*Inconscient, préconscient, conscient*), Freud l'explique par le mécanisme du refoulement: il est fait de ces pensées refoulées dont le Moi conscient ne veut rien savoir. Evidemment « c'est pas faux » (comme dirait le Perceval de *Kammilot*), mais ce n'est qu'une première présentation, qui reste partielle et surtout approximative. En rester là comme on le fait me semble-t-il parfois dans l'enseignement est une facilité. D'abord parce que le terme de refoulement, s'il a l'avantage pédagogique de faire image hydraulique qui parle à l'usager de l'eau, de l'époque du moins des pompes aspirantes/refoulantes, n'est qu'une analogie. Ensuite et surtout, le plus obscur est de comprendre pourquoi c'est refoulé, quelle est la nature de la force refoulante. Et Freud a bien du mal pour la distinguer, comme il y tient à juste raison, de la répression sociale ou d'une censure en dernière instance morale. C'est un

des motifs qui l'amènera à le reformuler dans le cadre de la 2<sup>o</sup> topique (*Ca, moi, surmoi*) où le surmoi refoulant est une instance psychique et non sociale ou morale, quoiqu'à son tour difficile à cerner, cette présentation ayant aussi le défaut d'être purement topique, distinguant un peu arbitrairement des lieux au sein d'une sorte de réalité psychique où sont hypostasiées sans plus les fonder des instances séparées et pourtant unies par leurs conflits, un peu comme les dieux d'un Panthéon qui seraient tombés du ciel dans la tête de chacun. Plus déterminante est l'introduction de la scandaleuse *pulsion de mort*, énigmatique sans doute mais dont l'opacité même pour la conscience qui s'en offusque entre-ouvre la « boîte noire » sans détruire d'un jet de lumière conquérant les fresques qui la tapissent - ou les frasques si vous préférez étant données les connotations sexuelles qui lui sont associées.

Je passe sur l'usage direct, à savoir dans le registre du pulsionnel c'est-à-dire de la théorie en quelque sorte « auxiliaire » des pulsions, qu'on peut faire de ce schibolèth qui a violemment heurté un certain nombre d'analystes de première génération et engendré un partage décisif entre ceux qui la refusaient et ceux qui en ont fait usage. J'en viens à Lacan, qui est un de ceux qui l'ont prise au sérieux, jusqu'à en dégager le ressort dernier: la dite pulsion de mort n'est rien d'autre que l'effectivité du langage lui-même, ce langage dont on use pour parler. S'appuyant au passage sur Hegel, quitte à le détourner comme il le fait de tous ses emprunts incessants à tel ou tel, il souligne que, d'être pris dans le langage, le parlant se coupe de la vie pure et simple: « le mot tue la chose », le mot pipe non seulement n'est pas une pipe, mais rend la pipe sinon impraticable du moins vidée de sa présence à soi. D'habiter le langage comme dit Heidegger, un être se manque à lui-même, à supposer qu'il ait été jamais « à soi-même » sans parler. Plus radicalement même, il est d'abord habité par le langage, comme on est habité par des obsessions sans fondement de « réalité », il en est *parasité*, à savoir, en jouant sur le mot: pas seulement affecté de l'extérieur mais para-situé, situé ailleurs que là où il serait sans ça, éjecté de la jouissance du réel.

D'où le détour par Saussure et la linguistique naissante pour fonder dans l'après coup le refoulé inconscient freudien. Ce qui fait l'inconscient, ce n'est pas plus la censure morale ou sociale qu'une force mortifère s'enracinant dans une nature mystérieuse de l'humain. En dernier ressort, le « refolement originel » qui attire tous les refolements proprement dits, (dits secondaires) dans son trou noir, n'est justement pas un « refolement », *c'est la structure même du langage, le langage comme structure* dont les parlants sont l'effet au prix jamais remboursable d'être en souffrance de la pleine réalité qu'ils n'ont jamais connue. Je passe sur le travail de détournement voire de forçage de la linguistique<sup>16</sup> que la théorisation analytique fait subir au malheureux Saussure, et qui aboutit à cette formule fameuse: « *L'inconscient est structuré comme un langage* ».

Retenons-en pour le moment cette *proximité*, qui n'est pas identité, ni simple relation de cause à effet, de l'inconscient et du langage, et qui *spécifie l'Autre (grand A) indéterminé jusqu'ici, comme lieu du langage*, à condition de ne pas le considérer simplement comme la réserve de langue instituée, code lexical et règles syntaxiques plus ou moins à disposition de qui peut la parler, laquelle n'est que préconsciente. Ce que la « linguisterie » analytique retient de Saussure, quitte à tordre le cou à tout le reste, en particulier à la définition du signe, c'est l'approche du *signifiant*, de cet élément inséparable du signifié chez Saussure mais ici isolé contre toute raison linguistique, et qui ne se définit que par différence avec tous les autres, voire comme différent de tous les autres, et finalement de lui-même. A l'instar, mais sans s'y réduire, du phonème qui n'est que ce qu'il n'est pas, le signifiant en psychanalyse nomme finalement ce qui au coeur ou plutôt au creux du langage, se présente comme pure *différence*: S1 n'est que sa différence avec S2, et donc lui-même est aussi bien ce qu'il n'est pas, différent de lui-même, à l'encontre de l'objet, écrivons le « petit a », qui n'est d'abord que ce qu'il est,

---

<sup>16</sup>Cf par exemple: « L'instance de la lettre ou la raison depuis Freud », et ma lecture dans la première partie de mon livre: « L'a-vérité de la lettre »

identique à soi,  $a=a$ , ou de l'image qui participe mimétiquement de son original. Bref *l'Autre est le lieu du « trésor du signifiant »*.

Il semble que nous soyons bien éloignés de l'inconscient en jeu dans une analyse et du sujet qui en répond. Pas tant que ça si on s'avise qu'une analyse est de part en part une « talking cure », qu'on y est censé ne faire que parler, quoique d'une façon singulière, puisque sa règle fondamentale prescrit *de se dispenser de soutenir un discours*, de se laisser dire tout ce qui vient sans restriction d'aucune sorte, bref de se livrer sans réserve au langage qui nous hante ou nous surplombe sans se soucier que ça dise « quelque chose ». Règle quasi folle au regard des usages de discours qui nous contraignent de toutes les manières à se positionner comme « *quelqu'un qui représente quelque chose pour quelqu'un d'autre* », ce qui est la définition du signe tel qu'on s'en sert dans toute situation sensée. Il n'est même pas, surtout pas dirais-je, demandé qu'on parle *de soi*, plutôt de *déparler* « *hors de soi* ».

Ce qui est bien sûr impossible en toute rigueur, la pente naturelle étant de dire ce qu'on a à dire, ce qu'on pense avoir à soutenir. L'association libre s'approcherait quand enfin on n'aurait « plus rien à dire » et que le dire qui vient précéderait ce qu'on pourrait penser, au lieu qu'on use normalement du langage pour exprimer ce qu'on aura cogité au préalable. A la limite est par là appelé à se manifester le langage en sa *matérialité signifiante hors sens* et sans souci de référence, en court circuit de tout vouloir dire. Comme s'il s'agissait de donner voix à l'extériorité pure d'un « langage du dehors » pour reprendre une formule de Maurice Blanchot.

Ce qui s'en approcherait le plus serait alors un délire. Mais même un psychotique ne s'y résout pas, qui au contraire dans son délire qui dérape hors des voies consensuelles du discours parce qu'ils ne tiennent plus la route pour lui, s'avère s'efforcer d'en construire une – de route, quoique hors des sentiers battus - où il puisse s'orienter, exposant ce qu'on appelle parfois « un inconscient à ciel ouvert ». A fortiori le névrosé qui, pour peu qu'il s'arrache aux ruminations de soi et se laisse aller un peu en roue libre, découvre des chaînes associatives qui l'orientent à son insu, un « discours de l'Autre » comme on peut appeler l'inconscient à ce stade de notre analyse mais précisément un discours, c'est-à-dire des enchaînements qui ne sont pas n'importe lesquels, qui sont ceux qui l'assujettissent singulièrement, sa façon à nulle autre pareille d'être pris dans le langage, de s'y être inscrit dans son histoire. Ainsi, l'inconscient n'est pas le langage lui-même en son infinitude de jeux possibles mais ce qui s'en est structuré singulièrement pour l'analysant, les chaînes signifiantes qui l'ont structuré pour en faire ce parlant-ci. L'inconscient serait *comme un langage*, un langage donc pas *commun du tout*, pas à ma disposition mais disposant de moi.

Dans cet exercice à la limite de l'impossible où s'avère l'assujettissement à des signifiants qui le comptent à son insu, qu'en est-il du sujet? Pris dans leurs chaînes qui l'assujettissent, il n'est proprement aucun d'eux en particulier: *il n'y a pas de signifiant du sujet* qui l'épinglerait comme tel, le signifierait en propre (la question de la *nomination* est une autre affaire sur laquelle on reviendra plus loin). Un signifiant n'étant que sa différence avec un autre (et un autre...), le sujet concerné par eux, disons deux au minimum, S1 et S2, n'est à ce niveau que ce qui est supposé *entre* eux, dans leur *intervalle*, dans leur *coupe*. D'où cette autre formule lacanienne aussi fondamentale qu'énigmatique au premier abord: « *Un sujet est ce qui est représenté par un signifiant pour un autre signifiant* ».

Trois remarques pour faire vite:

- 1- Le terme « représenté » n'est pas à prendre au sens cognitif de *représentation*, de se faire une idée (ce qui renverrait à la problématique de la conscience, de la subjectivité) mais au sens « politique » de *représentant*, comme un diplomate représente son pays pour un autre.
- 2- Sauf que le sujet n'est pas ce qui représente (comme le diplomate) mais ce qui est représenté. Il en est donc un *effet* pas un *agent*, a fortiori pas une *source*.
- 3- Ce qui fait que la formule se retourne comme un gant dans ce qui est d'ailleurs sa

présentation canonique: « *Un signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant* »: S1 représente un sujet pour S2.

Définition « circulaire » et donc fautive en stricte logique: on définit le signifiant par le sujet et le sujet par le signifiant! Mais qui *enlace* décisivement l'inconscient structuré comme ce langage réduit à la logique de la chaîne signifiante et l'effet-sujet inconsistant mais comptable de l'inconscient, qui « court » tel le furet le long de la chaîne.

Plus exactement, l'image du furet pouvant laisser croire à un être consistant aussi insaisissable soit-il, le sujet ne consiste ici qu'en un *effet de coupure* dans le fil du discours courant, rompu en un point par la fulgurance d'une association « libre »: *libre* parce *libéré* du vouloir dire organisé par le souci de se faire valoir, *affranchi* d'une construction représentative de soi qui s'attache à faire reconnaître une idée, *idea*, « aspect », qui ait une certaine tenue; mais « association libre » qui loin de rendre libre « comme l'air », met à jour une structure d'assujettissement d'autant plus radicale que c'est le désir du sujet qui en est tissé et le sujet qui en est issu, qui en émerge comme ce qui est *en jeu* dans cette détermination langagière.

Cette façon de dire jusqu'ici paraît proche de la conception spinoziste de la liberté, ce qui n'est d'ailleurs pas un voisinage honteux, à ceci près toutefois qu'il ne s'agit pas de *connaissance*, en quelque genre que ce soit, mais d'un *savoir sans vérité*, du fait d'être sans objet, un savoir disons purement « textuel ». L'affranchissement du discours convenu ne débouche pas sur un entendement ni une béatitude mais au travers d'un repérage des signifiants déterminants du sujet, sur la production *d'un sujet réduit au non-être d'une coupure en acte*, qui ne s'atteste qu'après coup, à mesurer le déplacement qui se sera effectué. Le sujet *n'apparaît*, représenté par un signifiant qui le compte, que pour *disparaître* aussitôt dans l'autre signifiant pour qui il est représenté: c'est ce qu'on appelle *l'aphanisis* du sujet, qui l'assimile à un *événement pur*, à savoir sans *avènement* qui l'hypostaserait. Son *émergence* équivaut à une *scansion signifiante*, qui scinde la continuité du dire sensé.

Bien sûr, dans une cure, ça n'empêche pas d'avancer ses pions avec du signifié, de produire des significations nouvelles dont le Moi du sujet peut se surprendre de les avoir dites à son insu et penser ainsi en savoir plus sur son compte. C'est même le quotidien des séances d'élaborer ainsi disons, ses fantasmes qui cadrent la réalité de son être-au-monde. Et pourquoi pas, c'est toujours ça de gagné! Mais ce qui est décisif, et aussi rare que cher, se passe sur l'autre ligne, celle où ça bouge dans la chaîne signifiante sous-jacente, à la faveur d'une équivoque par exemple qui fait *passer* de l'enkystement dans un signifiant représentant, *vers* un autre qui en effectuera la représentance. D'où d'ailleurs le privilège des fameux « jeux de mots » dont on reproche à certains analystes, parfois à juste titre, la gratuité intellectuelle, mais qui s'avèrent réellement efficaces quand ils adviennent au moment opportun (*kairos* diraient les grecs), car c'est à leur *jeu* qu'un *je* se pointe au titre de leur *enjeu* (*cette dernière phrase réalisant performativement ce qu'elle énonce!*)

L'expérience confirme à chaque fois que ce qui fait « avancer » (comme disent les analysants), ce ne sont pas tant les *effet de sens*, à savoir les significations même neuves qui expliquent ou éclairent l'histoire du quidam et vaudraient comme découverte d'un message caché comme si l'inconscient était fait de pensées secrètes, que les *effets de sujet* qui ne sont rien d'autre que des *temps de décrochage* qui font la *différence sans rapport* d'un mot à l'autre et aussi bien du mot à lui-même, dont se compte un sujet comme opérateur de ce mouvement de dire. Ce pourquoi, on peut s'attendre plus volontiers à un tel événement quand un analysant annonce « *maintenant je pense à ça, ça n'a rien à voir, aucun rapport, avec ce que je viens de dire, mais...* », que quand il enfile en continu des ruminations sur son être-là.

Cette instance limite du sujet n'est certes pas la seule, comme on va le voir maintenant. Mais elle situe ce qu'on peut appeler avec un Lacan toujours facétieux, le « *sujet pur comme on dit un pâté pur porc* ». *Pur* ne signifiant ni la moralité sans tache ni la quintessence d'être, mais l'état naissant saisi dans son surgissement non encore réifié, entre là où (pour un peu) ça

était et là où ce sera advenu sans retour, la béance de l'inconscient à nouveau refermée. Ces temps cruciaux d'une analyse répètent en quelque sorte le premier temps mythique de l'émergence du sujet, le répètent à nouveau, non au sens de le reproduire - car la première fois, celle où il était question du sujet avant que le sujet en question y soit, est tel que « n'a eu lieu que le lieu » comme dirait Mallarmé – mais à nouveaux frais, dans une reprise du mouvement pour un sujet qui est déjà parlant et en relance le mouvement de dire là où il avait pu s'enrayer symptomatiquement.

### **3- L'Autre de la Vérité (d'où parler) et le sujet divisé (de parler)**

De fait, les occurrences évanouissantes du sujet « pur porc », si elles situent la pointe de l'opération analytique, ne rendent pas raison de ce qu'on pourrait appeler « l'étoffe » du sujet qui s'y prête. Sauf peut-être cas-limite de l'autiste<sup>17</sup> qui est dans le langage mais reste en suspens au bord du parler, les individus aussi « fous » soient-ils sont des parlants, ce que Lacan appelle d'un mot-valise « parlêtre »<sup>18</sup>. Le sujet existant n'habite le langage que pour autant qu'il le parle; c'est même toute la différence du langage dont il est ici question avec les systèmes de signes animaux ou techniques : c'est justement son imperfection de code, son inachèvement de système, qui convoque un sujet à le parler. C'est dire que la structure de la parole est non surajoutée mais intrinsèque au « langager », pour forger ce néologisme qui désubstantivise le langage en verbe et suppose la conjugaison d'un sujet. Si bien que *L'Autre n'est du langage que pour autant qu'il est aussi bien l'Autre de la parole*, lieu d'où revient au sujet qu'il aura parlé. Car on ne parle qu'à être entendu, même si c'est dans le malentendu comme c'est le cas général, l'important étant que, par delà tel interlocuteur présent ou virtuel, la parole s'adresse, qu'elle pose un lieu Autre (avec majuscule) d'où l'entendre et lui renvoyer son message sous la forme inversée d'un « tu as parlé ».

Quelle est la structure de la parole? On peut s'appuyer ici sur une formule étonnante que j'ai trouvée chez quelqu'un qui ne vous est pas étranger et dont on n'attend pas a priori qu'il mette en valeur la dimension du langage et de la parole. Il s'agit de Descartes, et de son ouvrage le plus populaire, *Le discours de la méthode*. On y trouve donc cette formule, que vous connaissez forcément: « *Parler, c'est témoigner qu'on pense ce qu'on dit* ». Il y aurait beaucoup à dire sur ce tour de phrase si subtil<sup>19</sup>. Je n'en retiendrai ici que le mot « *témoigner* », parce qu'il noue intimement le fait de parler à la dimension de la *vérité*. Dès qu'on parle, on parle en vérité, même et surtout si on ment. C'est même à ce qu'il mente qu'on reconnaît le parlant, à condition toutefois de ne pas le confondre avec la simple feinte, par exemple de « faire le mort » ou de laisser une fausse piste. Le menteur se remarque de faire croire que ses traces sont fausses alors qu'elles sont vraies: « *Pourquoi me mens-tu en me disant que tu vas à Cracovie pour me faire croire que tu vas à Lemberg alors que tu vas à Cracovie* », comme Freud en rapporte ce Witz.

Avec cette dimension de la vérité, nous nous retrouvons en plein dans le royaume de la haute philosophie. Et c'est pourquoi Lacan, déterminé à hisser la théorisation analytique à la hauteur de la question métaphysique pour l'arracher à la psychologie et répondre de la

---

<sup>17</sup> Dont on parle tant en ce moment à tort et à travers. Et à condition de ne pas en étendre l'appellation inconsidérément à tout individu ayant des déficits de « communication » comme le fait le DSM IV qui de proche en proche engloberait tout le monde, et de réserver ce « diagnostic » à des sujets réellement mutiques, comme ceux que Fernand Deligny a eu à côtoyer.

Où d'ailleurs la première syllabe « *par(l)* » est à entendre dans l'équivoque du *parler* et du *paraître* voire du *pare-être*.

<sup>19</sup> Cf *L'a-vérité de la lettre*, dernier texte.

clinique des psychoses, a très longuement fréquenté les philosophes, jusqu'à Heidegger et sa subversion de *l'adequatio* par *l'Aletheia*. Ce n'est pas le lieu ici de suivre ce parcours<sup>20</sup>. J'en viens directement au résultat brut, qui équivaut dans le champ théorique à ce qui se joue dans une analyse poursuivie jusqu'à son *terme* : La vérité n'existe pas. Plus exactement, La (L majuscule a) Vérité n'est pas, la vérité a « *structure de fiction* ». Ce qui n'est pas dire qu'elle n'insiste pas et qu'il faille s'en passer, mais que son exigence ne tient pas à l'Être, même en retrait de tout étant, mais prend son statut de l'Autre. Peut-être Descartes en amorce-t-il le pas dans la 1<sup>o</sup> Méditation, à supposer cet Autre, aussi trompeur soit-il et jusqu'à même s'en passer (« je me tromperai bien aussi moi-même ») pour pouvoir pousser son mouvement de *douter* jusqu'à *penser Je* dans sa certitude. Sauf qu'aussitôt, il entreprend d'en faire garantir rétrospectivement le savoir par une Vérité faite Dieu qui l'arrime à l'Être, parfait en l'occurrence.

Le mouvement de l'analyse poussé jusqu'à son terme accompli exactement le chemin inverse. Engagée transférentiellement sur la supposition d'un sujet au savoir inconscient qui lui échappe, la parole analysante visant en l'analyste comme représentant de l'Autre la garantie de sa vérité, un texte de ses *dits* se tisse au fil des dévoilements et interprétations... jusqu'au point où se pose la question de ce que vaut un tel tissage signifiant, jusqu'au point où le silence du « Dieu » qui l'entérinerait met le sujet face au vide de sa référence. D'où s'appréhende que tout ce travail n'aura pas eu pour résultat d'engendrer une *connaissance*, en l'espèce de « soi-même », comme celle que Socrate recommandait. L'Autre est barré. Dieu, s'il en est, n'est Autre qu'inconscient!

Est-ce vain pour autant?

Au contraire: c'est la vanité de « *se croire* » qui peut enfin tomber. Autrement dit l'illusion de « l'âme », d'une « réalité psychique » (ou « spirituelle », ou quelque nom qu'on lui donne de théologie à psychologie), illusion d'un Moi aussi « vrai » qu'on voudra et qui incarnerait mon *identité* dernière, illusion d'un « *noyau d'être* » qui fixerait mon essence, *ce que je suis vraiment*, et me « rassemblerait » dans cette « *présence à soi* » en dernière instance que Derrida pourchasse philosophiquement pour sa part dans tout idéalisme. En termes plus freudiens, cette chute de l'idéal du Moi qui rend vaine la quête éperdue pour « se faire reconnaître tel qu'on est », est une modalité de la « castration », castration symbolique en ce qu'elle confronte à ce réel, cet impossible de structure, de se saisir comme sujet en terme d'être, même d'être-là, Dasein. La *question du sujet* n'a pas de réponse qui fasse solution, sinon répondre que *le sujet est sa question*.

Ce qui n'est pas rien. Car cette question est celle du Désir, pour autant que le désir (dont Spinoza, encore ici en voisinage, fait l'essence de l'homme) consiste en cet *Enstellung* (maître mot freudien), ce déplacement incessant vers le toujours autre. Désirer *c'est ne pas savoir ce qu'on désire* (savoir vraiment, en définitive, exactement). Et c'est justement dans ce mouvement qui est celui du *désir* autant que celui des *dire*s (en jouant sur l'anagramme de ces 5 lettres) et qui ne s'enraye que pathologiquement, qu'un sujet *se retrouve à se perdre aussitôt, à nulle « place » assignable, mais en jeu*. Ce pourquoi l'analyse est une éthique du désir.

Les enchaînements signifiants découverts en cours de cure ne valent donc pas comme dévoilement d'une vérité de l'être mais comme construction du *fantasme*, dont se soutient le désir. Sans doute ce dont j'ai pu croire qu'il constituerait mon « autobiographie » n'est en dernière instance qu'une sorte de *roman*, dont il est indécidable souvent s'il réfère à une *réalité* effective. Mais *sa narration a bien eu lieu*, et sa fiction aura produit des *effets* de vérité dont le sujet peut *se faire* raison d'exister. Un *tel sujet* tient finalement non à ce qui aura été dit, aux *dits* qui se sont déposés, mais au *dire* qui l'aura entraîné à écrire en paroles ce texte de lui-

---

<sup>20</sup> C'est l'un des fils directeurs de *L'a-vérité de la lettre*. Cf aussi F.Balmès: *Ce que Lacan dit de l'être et Structure, logique, aliénation*.



même... Il s'en soutient comme d'un cadre qui structure *sa* « réalité », mais c'est à s'en soustraire comme « narrateur » qu'il se manifeste comme désirant.

Si on veut *localiser* ce sujet du dire, son statut logique peut alors s'identifier à celui de *l'ensemble vide* dans la Théorie mathématiques des ensembles, noté zéro. C'est l'ensemble sans aucun élément, dit aussi bien l'élément non-identique à lui-même (où l'on retrouve la définition du signifiant « comme tel »). Mais c'est la mise entre crochets (écriture) de ce rien d'être qui, en en faisant un ensemble, engendre le un, lequel nomme après coup cet ensemble zéro, et à son tour devient élément d'un ensemble 2 qui le nomme, et ainsi de suite... C'est sans doute plus qu'une analogie mais on restera ici à cette allusion, en retenant surtout que, selon la Théorie, l'ensemble vide est inclus dans tout ensemble quel qu'il soit, qu'il « court » sur toute la chaîne, dans la répétition de la différence entre l'antécédant et le successeur.

Ce qui ramènerait le sujet de la *subjectivité* moderne, l'agent-cause du discours, vers la *subjectité*, disons *l'upokeimenon* aristotélien, ce à quoi s'attribue ce qu'on dit, propriétés ou accidents, comme à un substrat, un support, ce qui est « dans les dessous ». A ceci près, que ce « dessous » n'a ici plus de consistance propre, est vide, cerné comme tel, comme manquant à sa place, donc pas sans bords (matérialisés dans l'écriture par les crochets) qui font trace d'un passage.

Ainsi, le sujet, sans prendre plus de consistance propre, n'en reste pas à cet *effet-sujet* de coupure où il s'absorbe mais prend valeur de *fonction-sujet*, si on définit la fonction avec Frege comme cette entité ouverte en son sein, qui inclut un vide appelant un « objet » à le remplir, ce que l'écriture  $F( )$  rend manifeste. En d'autres termes, « *là où c'était* » l'opération-coupure entre signifiants rendant compte de son émergence, « *là doit advenir un sujet* » qui *se fasse après coup opérateur* du passage de l'un à l'autre, qui se fasse *lien* entre eux, passeur du dire.

Phénoménologiquement (au sens courant, non husserlien), le sujet est repérable dans cet *espacement* (comme dirait JL Nancy), cet *écartement* du parlant « à lui-même » qui s'éprouve par ex dans le sentiment de l'effort tel qu'en parle Maine de Biran déconstruisant le cogito cartésien<sup>21</sup> pour le « cheviller au corps », et par où le sujet s'éprouve sans jamais pouvoir se saisir, hors toute réflexivité, comme tiraillé, écartelé, « *entre volonté et résistance à celle-ci* ». Plus largement, pour en revenir au parlant, le sujet ne se situe pas dans l'énoncé où peuvent certes y figurer des « projections », à commencer par le fameux *Je*, le pronom dit « personnel », mais qui n'en sont que des instances grammaticales<sup>22</sup>. Sera-t-il alors dans cette mystérieuse « place d'énonciation » qu'on évoque en posant la question « qui parle? » ou « d'où ça parle? » par exemple « Qui parle en Sarkhozy? »? Pas davantage: par là on met à jour un *agent du discours*, par ex « c'est le MEDEF, ou c'est Pétain qui parle en Sarkhozy », ce qui n'est pas inintéressant mais ne concerne pas le sujet en question ici. Celui-ci se situerait plutôt dans *l'écart* entre énoncé et énonciation, dans la *division* même qui les rend inassimilables et fait l'ouvert du parler entre dits et dire.

Comme le dit un analysant bien engagé dans la mouvance du mouvement pour dire, (je le cite):

« *C'est pour ça que je me suis dit : je vais vous appeler. Ce n'est pas dans une recherche de solution. Mais des fois il y a quelque chose qui ne tient plus. Peu importe la réponse... le jour où les réponses ne relancent plus la question, on a le pied dans la tombe... Mon père, je suis sûr qu'il ne m'aime pas ! Dans mon rêve, j'attends des réponses : que mon père, il m'aime. Je crois qu'il ne m'apportera jamais la réponse. Cette réponse je la cherche dans les rencontres. Sachant que je n'aurai pas la réponse... **Enfin l'essentiel c'est d'être bien fendu !** »...*

<sup>21</sup> Cf Guy Le Gaufey: *C'est à quel sujet?* p.22-26

<sup>22</sup> Et qui se réduit à une tautologie: « Est je qui dit je », comme dit magistralement Bénéveniste. Ce pourquoi sans doute Saussure écarte le sujet parlant de l'objet linguistique, quoique pas sans « remords ».

Une cure peut en rester à l'allégement du symptôme, ce qui n'a rien de déshonorant et met un terme à beaucoup sur un mieux-être dont il n'y a qu'à prendre acte. Mais l'orientation de la cure au delà du « bénéfique thérapeutique » fait que l'analysant ne retrouve pas simplement les illusions moiïques de départ après un passage plus ou moins furtif par une folie « associative libre » qui aura certes pour le moins déplacé des fixations pathogènes. Le sujet parvenant au terme d'une cure dont on dira « qu'il y a eu analyse », en revient *pas-tout*, entamé de ses évidences subjectives d'être « lui-même », par l'évidance (avec un a, du verbe éviter) du message attendu qui était censé lui en révéler la vraie nature : le Graal n'est pas le sang du christ de la communion, mais (pour citer encore une fois le Perceval de *Kammélet*, l'idiot de service qui bien sûr est le moins dupe de la fable!) le Graal c'est un simple vase!

Mais c'est dire alors que le *statut même de l'inconscient a changé à la faveur du parcours*, que le sujet ainsi « retourné » par une sorte de *torsion* sur lui-même (qui désormais le constitue *en acte* et non *en substance*), peut s'aviser que l'inconscient n'est en dernier ressort pas un discours, même un « *discours de l'Autre* » comme on l'a dit d'abord en première approximation, à savoir fait de chaînes signifiantes refoulées mais déjà articulées, constituant en quelque sorte par leur entrelacs une manière de « texte » déjà là qui n'attendait plus que son lecteur avisé.

En effet, comme on l'a vu depuis un quart d'heure, le *champ* du langage s'est creusé de la *fonction* de la parole qui en a *retourné l'extériorité première en intériorité éprouvée*, répétant ce qui a fait qu'un corps, tombé à la naissance dans le bain du langage qui bourdonne autour, en vient à parler. Mais *inversement, l'usage du langage par la parole fait passer du dedans au dehors*, car parler consiste en quelque sorte à faire exister un monde pour parer à l'effondrement inaugural dans le langage de l'Autre (disons la langue maternelle pour concrétiser<sup>23</sup>); parler consiste à construire une « réalité » de mots pour faire comme si les choses étaient bien là saisissables, au lieu même du trou que le symbolique a foré dans le réel, traumatisme structural qui équivaut au « refoulement originaire » freudien, et qu'on peut aussi bien appeler avec Lacan « traumatisme ».

Or l'inconscient *dans son réel* en est la trace de pas: il est en dernier ressort fait de signifiants sans doute mais en quelque sorte *en vrac*, constituant non un tissu préformé, mais une nébuleuse, ce que Lacan appelle un *Essaim*, en jouant comme souvent sur l'aphonie, en l'occurrence avec *S1*, le signifiant en tant que *représentant* du sujet. *Mais c'est justement ce qui fait que l'inconscient est inconscient, inconscient au sujet*: si on reprend la formule canonique (« *le Signifiant est ce qui...*»), il est clair que le sujet n'est en jeu, ne se manifeste comme coupure-sujet, que pour autant que *S1* le représentant s'enchaîne à *S2* pour qui il est représenté, ce qui est justement la fonction du parler. *Or c'est précisément parce qu'il n'est pas d'abord fait de ces chaînes que l'inconscient est inconscient*, il ne serait comme tel que cette nébuleuse chaotique de signifiants disséminés, absolument « bêtes »<sup>24</sup> et qui ne « langagent » pas encore, ce que Lacan sur le tard appelle *Lalangue* en un seul mot (la « lalangue »), pour présentifier sa non-articulation, et qu'il définit comme « *l'intégrale des équivoques que l'histoire du sujet a semé* », restes « archéologiques » de la prise dans lalangue d'un sujet singulier, pure virtualité subjective, *non écrite*.

Ce qui à la fois radicalise l'inconscient comme *savoir sans sujet*, savoir en jouissance

---

<sup>23</sup> Cf par exemple Wolfson tel que le présente Deleuze dans « Le schizo et les langues » ou son livres suivant: *Ma mère musicienne, etc...* Cf aussi Richard Abibon: « L'autisme »...

<sup>24</sup> Cf le début du séminaire *Encore* où Lacan insiste lourdement, « bêtement » semble-t-il pour autant qu'on en touche l'os dénudé de tout « chair » signifiante. l que le présente Deleuze dans « Le schizo et les langues » ou son livres suivant: *Ma mère musicienne, etc...* Cf aussi Richard Abibon: « L'autisme »...

<sup>24</sup> Cf le début du séminaire *Encore* où Lacan insiste lourdement, « bêtement » semble-t-il pour autant qu'on en touche l'os dénudé de tout « chair » signifiante.

de l'Autre, et en même temps l'appréhende comme réel, le rend d'autant plus *impossible* à concevoir puisqu'un signifiant ne se définit que de représenter un sujet *pour un autre signifiant, ne s'atteste que de faire chaîne*. C'est pourquoi je parle maintenant du *réel* de l'inconscient, le réel chez Lacan<sup>25</sup> ne se définissant, ou en tout cas ne s'appréhendant logiquement, que précisément comme *l'impossible*. « L'inconscient réel », donc, *n'est pas*, au sens parméniéen de ce qui « se pense être » ou comme il est dit dans le Poème selon la traduction de Jean Beaufret: « *c'est la même chose penser et la pensée que est* ». C'est là que la psychanalyse se sépare radicalement d'une philosophie, aussi retorse soit-elle à l'instar de celle de Derrida qui, quoiqu'il en ait, donne à la « puissance textuelle » une quasi consistance d'être, celle d'une « archi-écriture », aussi inachevable en soit la saisie. *Si texte inconscient il y a, il est plutôt ce que j'appellerai « inécrit », et ce sera justement de l'écrire, de le chiffrer, qu'un sujet en viendra à l'existence* par là-même. L'inconscient est structuré comme un langage au sens où il désigne la « matière première » de langue, sa « motérialité », pour un travail à faire qui l'articulerait, le langagerait, dont précisément le sujet à venir se fera la cheville ouvrière en se portant à l'existence du dire.

Pour le faire entendre, je prendrai l'exemple du rêve, qui n'est pas n'importe quel exemple de « formation de l'inconscient » puisque Freud en fait « la voie royale vers l'inconscient ». Ce qu'on a retenu de l'interprétation des rêves, telle qu'en parlent ses textes, et c'est en effet leur propos général, peut se résumer ainsi: en gros, il y a d'une part le « contenu manifeste », le rêve tel qu'il est donné au réveil comme une sorte de texte plus ou moins confus et troué, tel qu'il est dit par le rêveur s'il se trouve un interlocuteur disposé à en supporter l'énigme, et d'autre part le « contenu latent » où se trouverait, dit Freud, le souhait à l'origine du rêve, lequel s'efforcerait de le *réaliser* de manière hallucinatoire. Ce sont ces pensées latentes du rêve qu'il s'agirait, par l'interprétation, de décrypter, ce qui en délivrerait le message inconscient. Il y a donc un décalage entre ces deux textualités, et le *travail* du rêve consiste à transformer le premier dans le deuxième, sachant qu'il se heurte à une force de résistance qui est la « censure du moi » dont l'organisation consciente ne veut pas savoir ce qui de ces désirs inconscients portent avec eux d'inconvenant. Ce qui fait du résultat du rêve, son contenu manifeste, une sorte de compromis boiteux qu'il convient, si on l'analyse, de déchiffrer, pour en retrouver la vérité, en prenant à rebours le travail de chiffage du rêve. Lequel travail, et c'est l'essentiel de ce qu'expose le livre de Freud sur le rêve, met en jeu principalement 4 « procédés », le déplacement et la condensation (que Lacan traduit linguistiquement en métonymie et métaphore, où on retrouve le fonctionnement du langager), plus le procédé de figuration (qui met en scène, figure en images, produisant une sorte d'écriture en rébus), et enfin un 4<sup>o</sup> plus surprenant sur lequel Freud revient beaucoup au fur et à mesure de ses reprises de la théorie du rêve, qu'est le « symbolisme », surprenant puisqu'au premier abord il semble par là revenir à une sorte de clé des songes indépendante des associations singulières du rêveur qu'il avait commencé par écarter violemment.

Cette théorie fonctionne, c'est-à-dire permet une pratique de l'interprétation qui marche à un premier niveau, engendre des associations langagières qui occasionnent des effets de sens et de vérité dont un sujet se fait le tenant. Cependant, une lecture attentive du texte même de Freud dans sa littéralité met à jour que c'est beaucoup plus compliqué et ambiguë que cela. Je n'en ferai pas la démonstration ici faute de temps<sup>26</sup>, l'important étant que cela rejoint la pratique actuelle de « l'interprétation » des rêves, où il s'agit moins comme on le croyait au début de la psychanalyse de « révéler » le désir inconscient par une lecture qui en

---

<sup>25</sup> On peut parler ici d'un « réalisme radical » de Lacan, qui s'articule à un « matérialisme transcendantal » du langage. Cf *L'avérité de la lettre*, Tome 1.

<sup>26</sup> Cf par exemple Olivier Grignon: « Théories et interprétations du rêve chez Freud et Lacan »; ou dans un autre style: Christian Fierens: *La relance du phallus*.

rétablisse la vérité dans le contenu latent, que de donner l'occasion d'engendrer une signifiante dont un sujet se produit à en prendre acte, de s'aviser en avoir effectué « un pas ».

En effet, ce qu'un retour non simplement « orthodoxe » à Freud et une fidélité à la pratique effective mettent à jour, c'est que l'inconscient *proprement dit* ne se situe pas dans ce mythique contenu latent, qui se résume le plus souvent à des vœux de la veille tout à fait préconscients, mais *dans le travail même* du rêve, dans ses 4 opérations telles que recensées par Freud. Il n'y a pas un travail sur, ou à partir, d'un texte inconscient: c'est l'inconscient qui travaille, au point qu'on peut même en donner cette nouvelle définition avec Lacan en 74: « *l'inconscient c'est ce qui travaille* » selon des mécanismes langagiers primaires, un régime de langage en quelque sorte *in statu nascendi*, à l'état naissant, qui n'est qu'à *devenir* autre, *Enststellung* toujours. Et s'il fallait une référence pré-socratique, ce serait plus près d'Héraclite que de Parménide, lui dont un fragment magnifique parle si bien du rêve dans sa proximité à la mort: « *L'homme allume une lumière dans la nuit, étant mort pour lui-même, la vue éteinte; vivant il touche au mort, endormi, vue éteinte; éveillé, il touche au dormant* » (Fragment 104-traduction M.Conche)

Ce qui entraîne que le travail dit de « déformation » du rêve n'est pas dû à la censure du moi, même *doublé* par le surmoi. L'inconscient au travail dé-parle, dé-symbolise la langue, ici en deux mots, la langue instituée avec ses convenances de mise en discours recevable. Il est la *formation* elle-même du rêve, à l'oeuvre en tant qu'il *chiffre* la jouissance de la langue (ici en un seul mot) et produit un sujet appelé à le faire passer au dire. Le rêve est alors à reconnaître *comme* une sorte d'association libre *toute faite* qui se donne sans effort au réveil ou plutôt qui se donne un sujet au réveil, de ce qu'il se réveille et fait coupure. Sans effort? Pas tout à fait, car du coup on peut considérer que ce qu'on appelle l'oubli du rêve correspond à un évitement de l'association libre. Quoi qu'il en soit, la texture du rêve se présente comme un délire, *quasi* psychotique, en ce qu'il est dé-articulé des voies convenues du discours, au plus près de la langue fondamentale de chacun et de tous, où les mots sont quasiment des choses, mais qui appelle un sujet à les enchaîner à nouveau frais dans son travail de narration/déchiffrement. En ce sens, le travail du rêve est par lui-même « thérapeutique », comme l'est justement un délire, pour autant du moins qu'un sujet se lève à le dire à au moins un autre qui l'entende, sachant que tout ce qui se dit « à partir » ou « autour » du rêve en fait partie. L'analyse d'un rêve, qui commence par son récit, en est moins l'inversion que la continuation et la reprise, la *répétition déplacée* où un sujet advient dans l'opération même d'en engendrer des chaînes signifiantes, ne serait-ce qu'à le raconter et se l'entendre dire.

Il faut donc jouer sur l'équivoque de l'expression « formation de l'inconscient », entre génitif dit objectif et subjectif. Le rêve est d'abord approché comme ce qui est « formé », produit par un supposé sujet rêveur au sens d'agent-cause (« le rêve dit que », « le rêve a fait que ») dont le gîte serait le fameux « contenu latent ». A l'épreuve de la pratique, il s'avère plutôt que l'inconscient n'est autre que cette *formation* comme telle, comme procès, ce travail de déplacement, condensation, figuration, symbolisation, à partir non d'un texte qui n'existe justement pas d'abord, mais d'un réel qui n'est que jouissance de la langue, langue en jouissance sans sujet. L'inconscient-texte n'a lieu qu'au réveil, qui consiste en ce qu'un sujet s'en saisisse dans l'acte même où il émerge, du sommeil en l'occurrence. L'inconscient n'est pas le transformé: il consiste en ce mouvement d'*Enststellung* qui *langage la langue* à la mesure d'un sujet qui *se fait naître (n'être)* alors comme *sujet à l'inconscient*. Autrement dit encore, si le rêve est voie d'accès à l'inconscient, l'inconscient *proprement dit*, c'est-à-dire au travail d'un sujet, est cette voie d'accès elle-même, d'accès *impossible* à son réel, il *est* cette formation/déformation qui fait passer l'essaim signifiant virtuel, inécrit, à la chaîne où a lieu un opérateur sujet.

Cette chaîne est à chaque fois inachevable, butant sur « l'ombilic du rêve », cette zone obscure du rêve qui résiste à l'interprétation c'est-à-dire à l'enchaînement qui met un sujet

parlant en fonction, cette trouée dans la signifiance qui localise justement le réel en reste, le bout de *lalangue* que le travail du rêve n'aura pas « traduit », en fait pas écrit.

« Par exemple dans le fameux rêve de Freud qu'il nous livre dans son... grand Livre sur le rêve, le rêve dit de l'injection à Irma, il y a la vision atroce de la gorge d'Irma, dont on pense en général que c'est l'acmé du rêve. Mais c'est encore de l'image, il y a encore du moi dans l'affaire. Son point de butée ultime est dans la suite du rêve, l'apparition de la formule chimique de la *triméthylamine* imprimée en caractères gras. Là, il n'y a plus de moi: le sujet est totalement extérieur au langage lui-même, et le langage lui apparaît dans sa brutalité de réel. Au delà du mot, il n'y a plus rien d'autre que le mot lui-même, comme pure lettre sans référent ni aucun sens »<sup>27</sup>.

Ca me fait penser (associer) à une autre formule, qui m'est propre - vous voyez j'en viens finalement à vous parler de moi, mais pas en vous avouant un quelconque savoir sur mon « être », juste une pure bêtise, ce presque-rien dont peut-être *je me tiens* dans l'existence. Cette formule, c'est une formule parfaitement idiote, qui n'est pas même une phrase: « *l'ongle incarné de Dieu* ». Ce bloc de langue me vient de temps en temps en tête, n'importe quand, pas souvent mais elle est là, comme depuis toujours, qui ne m'affecte en rien, complètement *neutre* au sens fort où Blanchot use de ce mot, sans aucun intérêt ni sens décelable malgré mes tentatives pour l'élucider, molles à vrai dire, car je m'en fous parfaitement, ça ne me *touche* pas. Simplement elle flotte de temps à autre comme un rocher volant, disons une pierre pour m'en prénommer, un peu comme dans certains tableaux de Magritte. Bref, rien sinon une sorte de dit inarticulé sans auteur ni même adresse, hors sens, ininterprétable càd insubjectivable, mais qui peut-être vaudrait comme une « n'hommination » singulière, pointant une pure existence sans essence. Non que je m'appelle ou qu'on m'appelle ainsi, mais *ça me tient* du langage ou *je m'en tiens* à lui comme ex-sistant dans « tous les mondes possibles », pour emprunter la formulation de Kripke cherchant à cerner ce que serait un *nom propre* non réductible à une désignation ou une description comme le soutenait B.Russel.

## ***MOMENT DE CONCLURE***

Ca s'est passablement compliqué. Ca pourrait l'être encore un peu plus: j'avais en effet envisagé une autre partie, qui aurait décliné un troisième avatar de l'Autre tel qu'annoncé comme « Autre sexe », pour soutenir plus rigoureusement ce que mon analysant que je citais plus haut mettait en avant avec cette formule, « *se tenir dans l'ouvert* », qui pourrait valoir comme « programme » (s'il y en avait) d'une analyse. Car cette formule marque bien que le sujet en jeu dans cette aventure peut en venir à rompre les amarres avec toutes les formes constituées de la subjectivité moderne jusques et y compris sa pointe constituante de sujet transcendantal et qui toutes convergent vers la « présence à soi »<sup>28</sup>, mais que cette sorte de « déconstruction » ne consiste pas à le jeter dans un Maelström textuel comme chez Derrida, et qu'il s'agit en dernier ressort en psychanalyse non de s'y dissoudre mais de « *se tenir* » du bord, plus précisément de *s'en faire* bord.

Pour en rendre compte vraiment, il aurait fallu introduire d'autres termes, ceux de corps et de jouissance, d'écriture et de temps logique, de n'hommination et de signature... On

---

<sup>27</sup> Citation d'Olivier Grignon, dans le texte sur le rêve déjà cité.

<sup>28</sup> Cette « présence à soi », ce pur être là, n'est-ce pas, si l'on en croit leur façon d'en parler, ce dont les « pratiques zen », qu'un nombre non négligeable de nos analysants côtoient, offrent la recherche, y rencontrant justement une sorte de vide où précisément la « présence » ne s'obtient qu'à la mesure d'une dissolution des frontières d'un « soi-même »? Ces temps de « méditation » dont la parole est principalement exclue semblent un *contrepoint* exact de la pratique analytique, de sa règle. De fait, il ne semble pas qu'elle lui *contrevienne* (et je n'en fais personnellement pas contre-indication). Resterait à rendre raison de ce voisinage jusqu'ici non théorisé.

aurait pu aussi revenir au cogito cartésien pour en faire une lecture incongrue en philosophie, et soutenir que le sujet de la psychanalyse n'est autre que...le sujet de la science (qui s'y fonde en effet selon le projet explicite de Descartes), mais pour autant que son non-être de place vide qui soutient l'universalité de ses énoncés ne l'abolit pas mais qu'il en trouve au contraire la ressource d'ex-sister dans la singularité à son dire qui vaut signature et qu'il s'en tient d'un reste de jouissance irréductible à la symbolisation... Pour s'en faire une idée imagée, on peut lire la nouvelle d'Edgar Poe qui s'appelle « *Descente dans le Maelström* » où l'on voit le pêcheur entraîné au fond du tourbillon de mer furieuse trouver, au dessus de lui et qui flotte, un morceau de sa barque disloquée à quoi s'accrocher jusqu'à remonter<sup>29</sup>...

Je laisse...

Je précipite donc ma conclusion en trois points:

1- Au dernier terme d'un travail analytique, on peut dire que le lieu de l'Autre (pourtant nécessairement supposé pour s'y mettre, au travail), « *ce lieu de l'Autre n'existe pas mais pas rien n'en existe* »<sup>30</sup>: ce rien-pas-rien qui existe, c'est précisément ce qu'on peut nommer ici un sujet, tel qu'il sera advenu, rien d'autre qu'un style à nul autre pareil qui fait trace singulière de chaque un dans l'*Apeiron* du langage .. Ce « style » dont Buffon disait que « c'est l'homme même »<sup>31</sup>. Autrement dit, *il n'y a de sujet que du dire*. Un dire qui n'est pas comme tel un « dire-et-penser » comme le logos issu de Parménide même revisité par Heidegger, mais « *le dire qui s'oublie derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend* »<sup>32</sup>, oublié quoi qu'on fasse pour l'arraisonner, pour s'en faire l'auteur, source ou agent, substrat ou cause, upokeimenon ou Dasein. Et un dire dans la mouvance duquel un parlant qui aura consenti à s'assujettir au signifiant le représentant, peut en venir à « se réaliser »: qu'à son tour il en vienne au dire, il en prendra l'occasion de « se » dire, certes pas au sens usuel de s'exprimer « tel qu'il est » mais *d'ex-sister au dire selon son tour*, à sa manière et tel que nul autre ne le fera à sa place, s'instituant dans le cours même de son trajet à « réaliser l'inconscient ». « Réaliser » à entendre dans le retournement que permet l'équivoque du mot: l'effort pour « *s'en rendre compte* » achoppant sur l'insaisissable de l'Autre d'où il attend de se « connaître », vire à *la production d'un réel*, à savoir à l'impossible de s'en rendre un compte réglé. Ce qui **implique un sujet tenu d'en répondre**. Et ce qui répond à une objection courante faite par le moraliste à la psychanalyse: d'irresponsabiliser le sujet en le réduisant à un déterminisme sans faille: au contraire le sujet est responsable de son inconscient et d'autant plus qu'il ne le maîtrise pas, qu'il rencontre une faille, un horizon sous ses pieds. Et *c'est cette implication même qui le porte à une existence irrépressible*.

2- D'où (et c'est mon deuxième point) cette formule que j'ai énoncée à plusieurs reprises et qui a fourni le titre à cette demi-journée qu'on me demandait avant même que je sache ce que j'allais dire: **se faire sujet à l'inconscient**. C'est évidemment un nouveau monstre logique, un oxymore de plus. Car comment ce simple effet-sujet à quoi j'ai d'abord réduit le dit sujet en proie à la règle de l'association libre et qui pour le moins est du côté de la passivité, en viendrait-il à se retrouver sujet du verbe à l'actif? On peut travailler ce paradoxe pour sinon le résoudre du moins le contourner en faisant par exemple appel à la voie moyenne

---

<sup>29</sup> Cette façon de dire, d'invoquer comme un dire « pur » sans sujet préalable ni même attendant, a comme toute manière de dire ses limites et pourrait poser problème: elle pourrait s'apparenter à une certaine « mystique du dire », comme si un tel dire impersonnel, un dire de personne ( comme dans mon exemple de « l'ongle incarné de Dieu » ou la formule de Freud de la triméthylamine de Freud) « ça » existait en soi, en dehors de sa mise en acte par où un sujet y est impliqué. La question serait peut-être alors de soutenir une telle « mystique » ou quasi mystique, pourquoi pas, à condition de la couper de toute religiosité, une sorte de « mystique athée » qui ferait tenir la nomination comme purement littérale, faisant littoral au réel...

<sup>30</sup> Formule que j'emprunte à François Balmès, *Structure, logique, aliénation*, p 59.

<sup>31</sup> Formule célèbre que Lacan, dans l'introduction des *Ecrits*, supplémente ainsi: « (*Le style c'est l'homme même*) auquel on s'adresse » : pas d'advenir-sujet sans supposition de l'Autre.

<sup>32</sup> Lacan, *L'Étourdit*, 1<sup>o</sup> page, in *Autres Ecrits*.

en grec, ou à ce que certains linguistes comme Lucien Tasnières appelle la « voix causative » qui trouve des tournures discursives pour subvertir en français l'opposition binaire actif/passif. Je renvoie ceux que ça intéresserait au livre d'un collègue analyste, Guy le Gaufeys, intitulé *C'est à quel sujet?*, qui donne d'ailleurs une autre présentation de la question du sujet en analyse. Pour ma part, je me contente de souligner que par cette formule, « *se faire sujet à l'inconscient* », il apparaît que si le sujet dont nous parlons depuis le début ne retient aucune des caractéristiques qui ont construit petit à petit le *Subject* dans l'histoire complexe de cette notion ou concept (dont rend compte Alain de Libera dans sa magistrale *Archéologie du sujet*), si donc un tel sujet n'est le sujet d'aucune *attribution*, il y en a au moins un trait qui fait exception et l'en caractérise d'autant plus: *l'implication*. *Il n'est peut-être même que ça: le fait même d'être impliqué dans ce qui « lui » arrive*, ou plus exactement de *s'impliquer*. On peut-être alors se risquer à dire en termes aristotéliens que *le sujet n'est qu'en acte, un acte qui n'implique aucune puissance*, ce qui est bien sûr impensable dans Aristote et suppose une toute autre appréhension de l'acte, comme acte foncièrement « *manqué* », ce qui ne veut pas dire qu'il ne soit pas *effectif*.

3- Alors, pourriez vous dire, tous ces détours sophistiqués pour en venir à ce que le poète profère en fulgurance : *Je est un autre?* Oui en un sens, et ce ne sera pas la première fois que l'artiste précède le discoureur. Mais le prophète ne tient qu'un mouvement, celui de l'anticipation; reste l'autre, de rétroaction, que fait le théoricien dans l'après coup et qui porte l'annoncé à l'énoncé dont peut se re-marquer, de l'événement, une énonciation. « Je est un autre », oui: « Je » *tient de l'Autre*, pas du Même. Mais ce serait trop dire qu'il *est*, qu'il en est *Un*. Car il *n'est pas*, pas même « être-là » ou « être-le-là », il n'est qu'effet du signifiant, assujetti. Mais il *se tient jussement de ce qu'il n'est pas*, de ce trou dans le savoir, de ce presque rien de jouissance première perdue, dont il ne reste pas rien le parcours effectué, car il en reste trace dont se faire *signature*: un sujet en est venu à ex-sister au dire par-delà tous les dits qu'il aura traversés.

Voilà.

Un dernier point pour finir, un quatrième, puisque jamais trois sans quatre. Une citation. Il y a quelques rares philosophes que par devers moi j'appelle des « folisophes » parce qu'ils funambulissent chacun en leur style sur la ligne de partage entre l'exigence philosophique de raison et une folie ou une autre de l'écriture, Nietzsche, Kierkegaard, Spinoza peut-être et Wittgenstein. La citation est de ce dernier, qui situe le sujet en trois mots fulgurants en leur simplicité: « *Le sujet est la limite du monde* ».

J'entends par là une façon d'en situer l'effectivité irréductible dans cette limite même sans consistance propre, sujet sans transcendance et purement immanent au monde *qu'il/qui l'* autorise. Si proche de ce que le discours analytique selon mon parcours en tout cas, en vient à soutenir. A ceci près que cette *limite* à quoi Wittgenstein identifie l'effet-sujet reste une limite « extérieure », qui fait enveloppement et reste pour cela philosophiquement compatible (avec ce que j'appellerai son « discursivisme », sans plus le justifier ici), alors que le sujet en psychanalyse est non ce qui enveloppe le dit mais le *fend*, ce qui *fait bord* au « défaut dans l'univers », et du coup aura fait trace de son sillon, de son tracer. L'analyse est une *discipline du bord*.

Cette fois j'arrête, car je crains que pour l'heure, nous ne soyons plus sujets qu'à une grande fatigue